

#1



DU BRUIT QUI RAISONNE

(C'EST LES VOISINS QUI VONT ETRE CONTENTS)



NOTRE ART N'EST PAS A VENDRE ! (MAIS EN SOUTIEN A...)

Textes, dessins, photos, peintures... sont exposés ici comme moyens d'expressions : simples, gratuits et accessibles à tou(te)s...
C'est notre sensibilité artistique, notre rage, notre poésie... des idées... nos envies, notre colère, nos joies... que l'on propose... Certains ont choisi des textes, d'autres des images... dessins, photos, peintures...

L'art politique n'est pas mort ! Quand des profs des beaux arts ou de la fac te sortent « le politique en art c'est has been » ça me donne envie d'hurler ! Merde ! Comme si c'était une histoire de mode !
C'est dans les tripes que ça se passe, pas dans le dernier catalogue de La Redoute !

Va expliquer aux artistes sud américains, chinois, du printemps arabe et d'ailleurs (Ai Weiwei, Pedro Reyes, Meriem Bouderbala, Les Pussy Riot) en prison, réfugiés, exilés ou menacés de mort (car ils ont osé faire de l'art engagé contre leur gouvernement) que leur cause est démodée !
Va remettre en question toutes ces femmes féministes (Les Guerilla girl, les scumgrrrls) qui mélangent poésie, action, et arts plastiques pour se faire entendre face au machisme !
Tou(te)s ces artistes qui défient la loi au risque de leur vie ne font pas tout ça pour crâner mais bel et bien pour plaider une cause politique ! Malgré la censure certains ont décidé de chanter, d'autres, de peindre, d'autres encore d'écrire des textes mais le combat reste le même ! Chacun(e) son arme !
Ce n'est pas parce que le capitalisme règne en maître dans les galeries parisiennes que tou(te)s les artistes s'y identifient. L'art n'est et ne doit pas être réservé à une Elite ! On ne doit pas attendre que l'on nous impose une culture dite « légitime » mais créer notre propre culture artistique. L'histoire des arts n'est faite que d'avant-gardistes qui ont su défier la censure ! Le reste n'est que passager.

Les arts plastiques c'est aussi prendre du plaisir à créer... se faire plaisir et donner du plaisir... car la vie c'est aussi ça !

A Madrid par exemple, il existe des « taller de arte gratis » proposés par les « centro social » de la Tabacalera et Patio Maravilla où tu peux participer gratuitement à tous les ateliers (danse, théâtre, cirque, peinture, percu...) c'est grâce à ce type de lieu qu'on peut repenser l'art populaire et sa fonction première : s'exprimer !
Par le biais de l'art, tout le monde communique et échange peu importe ta langue, ton âge ou ton sexe. En mai, avec les mouvements des indignés, une unité « art » a été mise en place sur la Plaza de sol, où l'on pouvait ouvertement se lâcher sur la peinture pour fabriquer affiches, slogans et décorer les rues de Madrid... c'était gratuit ! Et ça faisait plaisir à tou(te)s de créer à plusieurs ! Echanger des matériaux et des idées.
Y'a des collectifs d'artistes qui continuent à mettre en commun des travaux sans porter de jugement sur ceux des autres. Ils ont créé une plateforme en ligne et régulièrement un « webzine » est édité avec les créa de tout le monde. N'importe qui peut s'y inscrire et mettre en ligne ce qu'il veut : www.leptica.com.
Il n'est pas question ici de faire jouer ses diplômes de grande école d'art. On s'en fout de savoir si oui ou non tu t'es formé/formaté à la demande artistique gouvernementale, bien au contraire, tout le monde peut s'improviser artiste car tout le monde est artiste.
Leptica anime une radio les mardis soir que tu peux écouter sur internet via leur site. (voir aussi la tv libre et gratuite Canal81.com)

Ce fanzine c'est l'occasion d'échanger des idées, des envies, des fantasmes, des luttes communes... et c'est l'occasion de les rendre visibles. Le webzine* et les expos permettent de voir les photos et dessins en couleurs, d'en discuter et d'échanger autrement.
Le prix libre c'est pour que chacun(e) puisse mettre un peu s'il en a envie, en fonction de ses moyens ... il sera reversé aux assos qui nous accueillent dans leurs locaux et qui continuent justement à faire vivre une culture libre et alternative accessible à tou(te)s...

* www.grabugeherbesfolles.org



mon rêve est d'être banni de France,

puis, de tous les autres pays où j'irai,

et ainsi devenir un vrai terrien,



sans autres frontières que l'atmosphère ...



= VÉROLUTION ? =

Que ce soit dans les médias, dans notre consommation, ou en politique, l'écologie semble être le nouveau crédo de nos sociétés contemporaines. Décrit comme un phénomène de mode ou comme le résultat d'un engagement politique, l'écologisme n'en n'est pas moins un phénomène d'ampleur considérable dont il est aujourd'hui difficile d'en mesurer la portée.

De mon point de vue, l'écologisme est toujours appréhendé sous un angle particulier en relation avec un phénomène d'actualité, que ce soit une catastrophe naturelle, l'invention d'un procédé dit "vert" ou l'analyse du programme d'un parti écolo. C'est pourquoi « Grabuge » vous propose un angle se voulant plus global sur le phénomène.

L'écologisme est un courant de pensée autant qu'une pratique de vie qui recouvre un large panel de point de vue et d'orientations différentes allant de l'anarcho-primitivisme au grenelle de l'environnement sarkozyste...

D'un bout à l'autre de ces courants aux solutions parfois diamétralement opposées, se trouve un même constat : l'organisation humaine telle que nous la connaissons n'est pas compatible avec le maintien de la biodiversité et donc de l'être humain sur le long terme. Afin d'achever ce paragraphe d'enfonçage de portes ouvertes, disons que l'écologisme tend à faire du respect environnemental et de la promotion d'une vie plus saine le centre de ses priorités.

↳ L'impossible capitalisme vert (Tanuro 2010)

Ce qui est intéressant dans l'écologisme est qu'il soit incarné par des individus aux intérêts totalement divergents.

En effet que l'on soit activiste radical luttant contre la déforestation ou patron de centrale nucléaire, tout le monde est d'accord pour manger bio à la campagne de temps en temps. Ainsi le phénomène étant perçu comme une mode par les entrepreneurs, amène ceux-ci à faire de leurs produits un marché respectueux de l'environnement sans pour autant que soit remis en cause le processus éthique de production, à savoir le respect des intérêts de l'être humain qui est derrière ce processus.

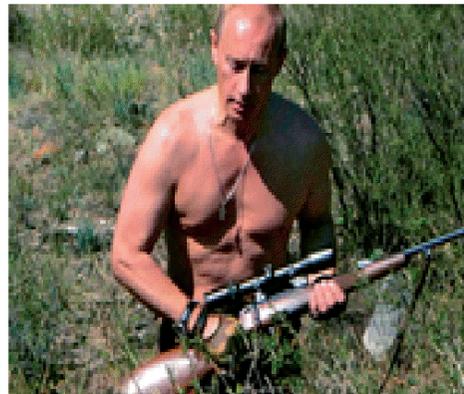
L'écologisme est dans ce cas perçu comme une tendance sans corrélation avec l'environnement de travail qui conduit à la réalisation de ces produits. Cet effet contradictoire est le fruit d'un écologisme resté centré sur le profit et dont le questionnement plus profond des rapports humains est une question non-avenue. En effet un tel questionnement reviendrait à remettre en cause le principe même de production industrielle et de plus-value standardisée qui est l'élément central de l'enrichissement de ces entreprises. Un produit réellement écologique reviendrait à décentraliser les centres productifs pour les ramener à une échelle locale et donc

consciente de la réelle demande des acteurs de cet environnement local. Pour faire simple, acheter un produit labellisé bio dans un pays d'Amérique latine aux conditions de travail méconnues n'est pas plus respectueux de l'environnement que d'acheter des légumes au marché et des produits locaux sans label. La consommation de produits sains est donc assurément une amélioration pour les conditions de vies, à condition que cette consommation soit contextualisée et établie en connaissance de cause des processus de production, sans quoi le côté vert du capitalisme ne reviendrait qu'à être un ornement de plus aux mécanismes de soumissions, permettant à ce système économique de perdurer.

↳ L'écologisme comme acteur géopolitique

Un autre élément apparaissant fondamental dans les changements augurés par l'écologisme est sa propension à modifier les rapports entre nations. Depuis que celles-ci s'affirment et veulent toujours s'affirmer, tous les pays de cette planète ont eu besoin d'assurer la production de leurs ressources dans le but d'acquiescer une place élevée dans la hiérarchie planétaire.

Cette histoire de quête de ressources est en effet celle des empires qu'ils fussent coloniaux comme l'Espagne, la France ou l'Angleterre ou plus clairement économiques comme L'URSS ou les USA (bien qu'ils soient tous plus ou moins emprunts d'idéologie).



- Poutine : l'exemple type d'un contre-éco warrior -

La possibilité ouverte par les méthodes de productions écologiques de subvenir aux besoins énergétiques constitue effectivement une révolution dans le domaine géopolitique.

Les guerres nationales pour des enjeux d'extraction de matières premières vont ainsi peu à peu perdre de leur pertinence à mesure que les états se voient dotés d'infrastructures leur permettant l'indépendance énergétique.

En effet, le vent, le soleil et les forces de marées motrices semblent être des éléments bien plus difficiles à être concentrés dans les mains d'une seule puissance. A titre d'exemple, les rapports post-coloniaux qui caractérisent les relations ex-empires/ex-colons sont basés essentiellement sur des questions de priorité quant aux marchés de ressources fossiles des ex-colonisés en échange d'une absence de critique, si ce n'est un soutien aux dictatures, de la part des anciens empires coloniaux pour ces dictateurs.

Il en va de même pour la Russie, qui, étant le principal fournisseur européen

en gaz, peut se permettre d'essayer toutes critiques de ses partenaires en matière démocratique tant que ceux-ci dépendent de ses ressources. D'autant plus que dans cette dictature électorale qu'est la Russie, l'importance du phénomène guerrier incarné par Poutine (apparaissant parfois en tenue de commandant de chef des armées) tient un rôle primordiale dans le maintien de la censure. Il justifie par de prétendues menaces faites à l'influence russe, le fait qu'un homme fort sans opposition doit gouverner le pays pour subvenir aux besoins de la population.

Bien que je ne doute pas dans la capacité de Poutine à trouver d'autres motifs que des ressources pour mener des guerres utiles à son maintien au pouvoir, la crédibilité de ces conflits ne pourront être qu'affaiblis par la réduction de la valeur des matières fossiles. On peut en effet se demander quel sera l'avenir de ces relations dans un monde tendant vers l'indépendance énergétique.

Cependant, comme tout changement sociétal significatif, celui que nous vivons à travers l'écologie n'est pas et ne peut être le résultat du changement des managers de ce monde. Il ne peut être que le résultat d'une lutte quotidienne de chacun-e dans son rapport au monde et donc aux autres. Il ne suffira donc pas de laisser le vent tourner dans nos éoliennes, ou le soleil brûler ce monde de mépris pour apporter un environnement de paix au genre humain. C'est pourquoi les récoltes que nous connaissons demain ne seront que la conséquence des révoltes que nous semons aujourd'hui.

L'écologie, une philosophie mondiale ?

En ce qui concerne le côté idéologique de l'écologie, on doit lui reconnaître une force qui est de n'avoir pas de dogme fixe et délimité. C'est sûrement ce pourquoi l'on peine à lui donner un visage, il n'empêche que cette absence de ligne directrice qui peut aujourd'hui apparaître comme une faiblesse, est peut-être le point d'orgue de ce que l'écologie a ou va avoir de révolutionnaire. En effet cette idée n'est et ne peut être incarnée par un seul homme, une seule institution, ou un seul combat. Elle se doit d'être partagée et réfléchi de bas en haut de l'échelle sociale sous toutes les latitudes de la planète.

Ce mouvement participe à mettre fin à l'idée qu'un livre tel que la Bible ou Le capital, ou un homme tel Jésus ou Marx sont la vérité à suivre. Promouvant ainsi l'idée que les modèles d'organisations choisis doivent être le fruit de ceux auxquels ils s'appliquent s'il se veulent être respectueux de tous ceux qui composent son environnement. Car on ne peut prétendre respecter un environnement sans respecter celles et ceux qui y vivent.

De plus, la prise de conscience quant aux agissements de l'être humain sur son milieu passe nécessairement par une prise de conscience de l'existence du système environnemental voisin. En ce sens que l'être humain ne peut entièrement contrôler son milieu si son voisin n'en fait pas de même, amenant un rapport mutuel de respect sans quoi l'écologie n'aurait aucune pertinence. On ne peut pas être écologiste tout seul, ni pour soi.

Ce qui me fait porter tant d'espoir dans ce qu'est la prise de conscience environnementale est que, telle la nature qu'elle veut respecter, ce mouvement ne connaît pas de frontière. Des manifestations antinucléaires chinoises aux "résistants" de Notre-Dames-des-Landes, des vieux prenant conscience qu'ils ont perdu au change, aux jeunes ayant averti que ce qui reste de nature est à vendre, des hippies vendeurs de brocoli aux insurgés du mouvement No-Tav, l'écologie prend mille formes, qui, bien que divergentes tendent vers une prise de conscience planétaire.



UNITED SICKNESS
OF POLLUTION.

'Une vie de lutte contre cette société vaut mieux qu'une vie de lutte contre ses rêves'

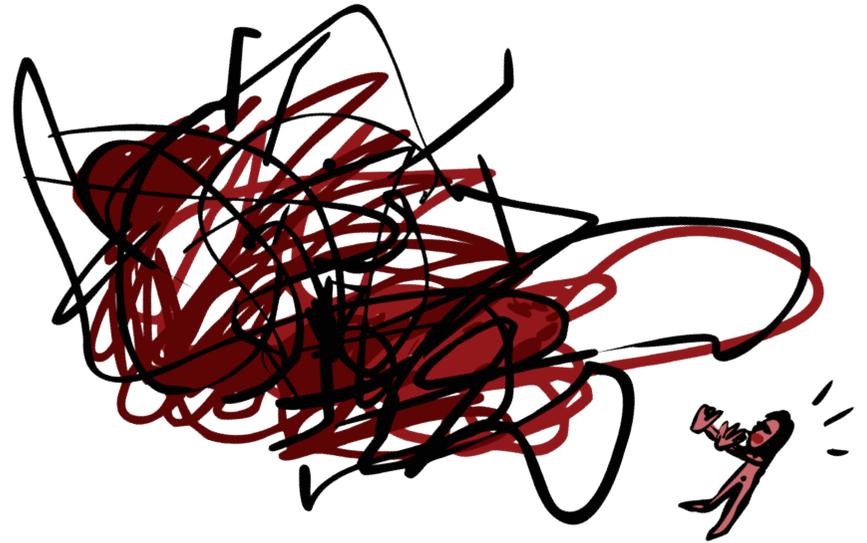
- APPEL A SOUTIEN A LA ZAD -

Soutenons nos camarades ! La bas, ici et ailleurs ...

Extrait du site internet : <https://zad.nadir.org/?lang=fr>
Site des occupant-e-s de la ZAD, territoire prévu pour la construction du futur
aéroport de Notre-Dame-des-Landes

« La ZAD, c'est pour les aménageurs la Zone d'Aménagement Différé : pour nous une Zone À Défendre : un bout de campagne à quelques kilomètres de Nantes (Bretagne) qui devrait, pour les décideurs, laisser place à un aéroport international. Leur projet est de construire une plate-forme économique « Grand Ouest » d'envergure internationale allant de Nantes à Saint-Nazaire, qui ne formeraient plus qu'une seule et grande métropole. La réalisation de cette plate-forme demande de maîtriser tant le ciel, la mer, que la terre à travers le remplacement de l'actuel aéroport de Nantes par un nouveau à Notre-Dame-des-Landes, mais aussi l'agrandissement du port de Saint-Nazaire, la construction de nouvelles routes et autoroutes... Nos désirs, en venant habiter sur l'emplacement prévu de l'aéroport, sont multiples : habiter sur un territoire en lutte, ce qui permet d'être proches des personnes qui s'y opposent depuis 40 ans et de pouvoir agir en temps de travaux ; profiter d'espaces laissés à l'abandon pour apprendre à vivre ensemble, à cultiver la terre, à être plus autonomes vis à vis du système capitaliste. »

Les conditions d'occupation sont difficiles d'autant que l'attaque des forces armées est permanente mais Hollande n'a encore rien compris : l'usage de la force ne fait que renforcer la lutte ! Malgré ses promesses, le gouvernement a reculé sur la réforme fiscale face au MEDEF, sur le mariage homosexuel face au FN, sur les rythmes scolaires face aux maires ... Va-t-il se soumettre face à Notre Dame des Landes ?





- L'ART DE LA RUE -

Les murs des villes en sont recouverts : Les tags, graffitis font partie de notre quotidien. Mais depuis quelques années, l'art urbain se diversifie dans la forme avec l'apparition de nouveaux talents et, sur le fond, mêlant les idées politiques, l'humour et l'absurde.

Le plus célèbre de ces artistes anonymes : Banksy. Dans un premier temps, il exerce son talent dans son pays natal, l'Angleterre et notamment dans les quartiers de Londres. Sa marque de fabrique : les rats. Affublés de pancartes anarchistes, de pinceaux, d'épées, de marteaux piqueurs ou déguisés en bandits, rappeurs... Ils envahissent les rues.

En 2005, sa renommée devient mondiale lorsqu'il expose ses œuvres subversives dans les grands musées américains et anglais, à leur insu. Une fois la supercherie découverte, le British Museum -pas rancunier pour le coup- décide d'inclure une de ces œuvres, représentant un homme préhistorique chassant des animaux avec un caddie, dans sa galerie de façon permanente. Reposant ainsi la grande question: quand l'art est-il de l'art ? Quand il est affiché dans un musée ? Uniquement sur les murs des rues ? Les deux, probablement.

“ l'art
comme
instrument
politique ”



L'art est aussi un instrument politique, un moyen efficace de faire passer son message. Sur le mur qui sépare Israël et Palestine, Banksy fait à nouveau parler de lui en peignant -côté palestinien évidemment- des enfants qui s'envolent, ou une échelle pour passer de l'autre côté du mur ou encore une peinture laissant croire à une brèche dans le mur.

Autre coup d'éclat, il subtilise 500 exemplaires du dernier album de Paris Hilton, riche héritière des hôtels Hilton qui s'est fait connaître par la diffusion d'une sexe-tape, et les remet en rayon en ayant fait quelques modifications. Les titres des chansons sont remplacés par des "Pourquoi suis-je célèbre", "Qu'ai-je fait?". Les pochettes d'album sont remplacées par des créations nous amenant à réfléchir sur la question de la célébrité sans (juste?) raison.

Banksy réalise un film, nommé pour l'Oscar du meilleur documentaire, joliment intitulé "Faîtes le mur", sorti en salles en 2010. On y voit Thierry Guetta, cousin de l'artiste Space Invaders, filmant les actions des différents graffeurs qu'il rencontre. Jusqu'à ce que sa route croise celle de Banksy, et il décide de se lancer dans le monde de l'art. Thierry Guetta alias Mr Brainwash a même réalisé la dernière pochette de Madonna... Ne voulant pas dévoiler la fin, on peut seulement dire que chacun a sa propre vision de l'art...

Dans son livre ("Wall and Piece", éditions Random House), Banksy nous raconte une anecdote amusante. Quand une personne l'interpelle en lui disant que « rats » est l'anagramme d' « arts », et le flatte de sa trouvaille, il explique -modestement- ne pas l'avoir remarqué avant. Chapeau l'artiste!



= PEINTES/IE ORCHESTRA =



La musique ne dit rien,
elle pleure et se lamente,
mais aussi, dans le même temps,
dit que l'hiver se rapproche,
que l'eau est brûlante,
près d'une île qui pourrait être Java.

La musique avance, ondule,
s'en va vers les oreilles,
la peau des corps,
elle pénètre et caresse,
rêche parfois elle ne dit jamais qui elle est.

On est libre avec elle,
de faire autre chose que de l'écouter,
d'y consacrer tout un après-midi,
ou pleurer dans le coin d'un parc,
parce qu'elle évoque un visage,
qui nous faisait fondre.

La musique est comme ça,
elle repère en une seconde,
le trou noir du cerveau,
d'où se sont enfouies,
des secondes oubliées,
puisqu'elle imprime cette mémoire perdue,
comme un fleuve,
qui retrouverait son lit,
après un été torride.

La musique avance,
elle est comme un éther,
qui murmure des mots incompréhensibles,
puisqu'il n'y a rien à comprendre,
ou à prendre.
Seulement être envahi par elle,
pour mieux se sentir sur terre,
vulnérable, petit, conquérant.

= LA FAMILLE =

- Hommage à un coeur perdu.
- Dernière lettre d'un amoureux de la musique parti la rejoindre.



= CHRONIQUE = "NOISE AND RESISTANCE : VOICES FROM THE DIY UNDERGROUND "

- Film Documentaire de Francesca Araiza
Andrade et Julia Ostertag , 2011 (87min) -



Ce docu nous offre un tour d'Europe de différentes scènes punks, depuis les squats barcelonais aux faubourgs de Moscou en passant par la Suède, Les camps queer de Berlin ou les anarcho-punks de Londres. Le montage est dynamique, les interviews s'entremêlent et l'on n'a pas le temps de s'ennuyer pendant les 1H30 que dure la vidéo.

Les personnes interviewées ne sont pas les dernières à se bouger. Entre les nazis et la police de Poutine, les moscovites de What We Feel ne semblent pas avoir le choix de s'organiser pour rester en vie s'ils veulent continuer à militer et faire de la zik. A Barcelone les punks célèbrent les 100 ans de la "setmana tràgica" qui avait vu la Catalogne se soulever contre l'enrôlement des classes populaires dans la guerre de colonisation du Maroc.

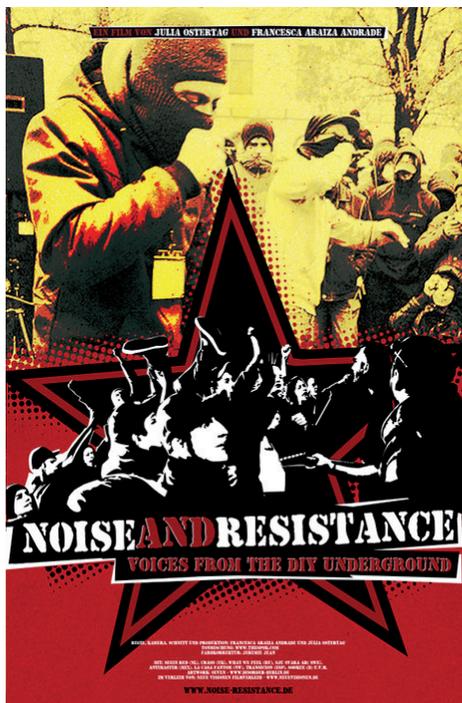
En Suède, des pom-pom girls moustachues se donnent en spectacle pour pousser les filles à être agressives et à ne pas se laisser faire pendant que les pépés punx de Crass reviennent sur leur époque.

A entendre tout cela, on pourrait presque croire qu'être punk est synonyme de "militant". D'ailleurs, dès les premières minutes, le ton est donné :

« Pour moi le punk c'est l'action. C'est agir. C'est synonyme de lutte, d'esprit critique... »

Ok pourquoi pas.

Mais dans ce cas pourquoi ne voit-on jamais (ou presque) de crête en manif? Pourquoi les membres de groupes punks super-engagés ne font bien souvent rien de plus que de gueuler dans un micro?



Pourquoi leurs fans peuvent faire 500 bornes en caisses pour voir 20 min de concerts et toujours trouver de très bonnes excuses pour ne pas participer à l'action qui se passe en bas de chez eux?

Où se cachent ces armées de punks bardés de patches appelant à la révolte? On peut les voir dans les festivals mais ils deviennent vite invisibles lors de camps d'action, d'occupations ou d'autre mobilisation politique.

C'est là toute l'ambiguïté d'une scène punk qui, vue de l'extérieur, peut donner l'impression d'être un vivier d'activistes mais qui finalement ne sert au mieux qu'à ramener quelques thunes lors de concerts de soutien.

Alors, le punk n'aurait-il finalement rien à voir avec la politique? Sans doute pas, mais il ne faudrait pas oublier qu'avoir les cheveux roses et verts, des piercings et organiser des concerts à prix libre n'ont jamais changé grand-chose à cette société.

C'est finalement dans ce docu même qu'on peut trouver un début de réponse par la voie du guitariste du groupe hollandais Seein Red :

« Si tu n'essaies pas de faire passer tes idées de la salle de concert à ton lieu de travail, dans ton entourage ou n'importe où ailleurs, alors tout ça est inutile ».

<http://www.noise-resistance.de>
téléchargeable sur internet en cherchant bien.

= MAD / IN PRISON =

Le paysage pénitencier français voit depuis 2009 naître un nouveau type de structure. L'UHSA entité chimérique, mi-prison mi-HP, dont la mission est d'offrir une prise en charge adaptée à des personnes soumises au régime carcéral ET nécessitant une hospitalisation en psychiatrie.

Je m'interroge.

Il existe pourtant toujours des experts dont le rôle est d'évaluer l'état de santé mentale des délinquants et criminels et de séparer le judiciaire du médical. Alors quelles sont celles et ceux qui justifient l'aménagement d'une prison sur le sol de la psychiatrie?

Je vous propose d'y jeter un oeil.

La structure est entourée d'un long mur de béton dans laquelle se découpe une porte en acier blindée sans poignées. Il faut sonner pour entrer. Un déclic indique l'ouverture de la serrure on entre. Ici commence la prison. On salut les collègues de l'administration pénitentiaire, on se prête machinalement aux contraintes de sécurité. Succession de grilles et de sas, une nouvelle porte, blindée, pas de poignées. Un dernier sourire à la caméra, la serrure claque. On quitte le monde des hommes en bleu pour celui des hommes en blancs.

Ici on tente d'insérer le mieux possible un cadre hospitalier au sein d'un cadre carcéral nécessairement très contraignant. Le patient est soumis non seulement au règlement pénitencier mais aussi aux contraintes hospitalières... On peut à présent priver quelqu'un de sa liberté d'aller en prison...!! Incroyable!!.

Et pourtant...Si l'on fait un tour d'horizon des âmes peuplant les couloirs, on pourra croiser le regard étrange d'un psychotique psalmodiant d'une voix basse et incompréhensible des incantations destinées à une entité inconnue, saluer d'une franche poignée de main un «caïd» persécuté par un délire émanant d'angoisses bouillonnantes derrière une façade de dur à cuire, jeter un coup d'oeil au hublot d'une chambre afin de s'assurer de l'intégrité d'un dépressif catatonique terrifié par la seule idée du retour en détention.

Ce qui apparaîtra, c'est que pour beaucoup de ces personnes, qu'elles soient persécutées, faibles, délirantes ou marginales, le système carcéral n'est pas adapté. On comprend alors qu'au delà des soins, on garantit une forme de protection. On note d'ailleurs bien souvent qu'à elle seule, l'extraction du système carcéral peut être considérée comme une mesure thérapeutique. On a construit pour cela un mur derrière le mur. Un asile est offert... certains mots ne trompent pas.

Mais n'est-ce pas une tentation dangereuse que celle de pouvoir s'assurer une garantie de soins psychiatriques derrière les barreaux et de ne plus avoir à soulever la question de l'irresponsabilité du fou ?

Et que cela ne nous prive pas d'aborder le caractère pathogène des conditions de détention ni l'incapacité de l'institution à garantir un lieu de réinsertion pour les détenus. Elle se contente d'enfermer et de laisser régner une forme de "loi du milieu", d'isoler les éléments les plus marginaux afin qu'ils ne troublent l'ordre établi, d'écarter ceux dont l'état de santé mentale

devient révélateur d'un dysfonctionnement du système.

Soigne t-on les fous mis en prisons ou ceux qu'elle produit elle même ?

La prison serait-elle devenue le dernier lieu de soin ?

La présence de portes blindées à l'HP ne règle en rien les défaillances du système ; Les moyens mis en oeuvre ne le sont que pour les masquer, n'est-ce pas comme mettre un bandage propre sur une plaie gangrénée?..

Je m'interroge.



= REFLEXIONS SUR LA PRISON "AUTOGÉRÉE" SAN PEDRO A LA PAZ =

À raison, la représentation la plus classique de la prison dans les pays dits démocratiques se base sur une surveillance resserrée des détenu-e-s qui y sont enfermés-e-s. En passant par la case prison, on devient temporairement détenu-e. Ce changement de statut modifie en profondeur les rapports que le/la détenue entretient avec l'extérieur, ainsi qu'un nombre conséquent de règles et de normes qui diffèrent de celles du monde extérieur. Pourtant dans la capitale bolivienne, un centre de détention, San Pedro, sort de ce schéma habituel. En effet, la prison de La Paz est pratiquement unique au monde. Cette prison, fonctionnant quasiment dans son entière totalité sans surveillants, attise quantité d'interrogations. Les détenus jouissent a priori d'un grand nombre de libertés et de droits qui ne peuvent à peine être envisagés par la majorité des détenu-e-s des sociétés dites modernes. Ils ont également la main sur la gestion du lieu. A l'intérieur : crèches, école maternelle, restaurant, vendeurs ambulants de nourriture, etc. font partie du décor. Cette prison a été encensée à plusieurs reprises en utilisant les termes d'autogestion, de liberté extrême des détenus et en la comparant parfois à un hôtel où il fait bon vivre.

Quelques clarifications...

L'urbanité - La ville de La Paz, capitale de la Bolivie.

Une ville est un milieu géographique et social formé par une réunion organique et relativement considérable de constructions et dont les habitants travaillent, pour la plupart, à l'intérieur de l'agglomération, au commerce, à l'industrie, à l'administration. La Bolivie est un pays enclavé d'Amérique du Sud. Le taux de pauvreté est d'environ 60%.

Organisation et hiérarchisation de l'espace :

La première impression frappante, pour qui passe les portes de la prison de San Pedro, est celle de pénétrer dans une sorte de village à mille lieues de l'idée qu'on se fait habituellement d'un lieu d'enfermement.



À l'intérieur, on y trouve des restaurants, des échoppes vendant quantité de choses différentes, des salles de sport, etc.

La prison dispose également d'une salle de billard, d'un local de répétition, d'un hôtel pour les visiteurs, d'un hôpital et de plusieurs églises. Les femmes et

les enfants des détenus ont la possibilité de vivre en compagnie de leurs maris et de leurs pères à l'intérieur des murs de la prison. La multinationale Coca-Cola est le sponsor officiel de cette prison, et c'est pour cette raison qu'on le retrouve pratiquement à chaque recoin de l'édifice carcéral.

Ici, les prisonniers vivent en famille, possèdent les clés de leur cellule.

Semblable à une petite ville, la prison de San Pedro est divisée en huit secteurs, chacun portant un nom. Une hiérarchie les différencie. Certains sont plus riches, plus lumineux aussi, et réputés plus sûrs ; d'autres sont sombres et miteux [ségrégation spatiale]. Le niveau de revenu est corollaire à la place que le détenu va occuper dans la structure spatiale.

Chaque secteur possède sa propre équipe et les « bons » joueurs sont convoités. Les équipes des secteurs les plus riches procèdent même à des transferts de joueurs. La « communauté carcérale » fonctionne comme une société indépendante, avec ses règles, son économie, sa justice et même son processus politique. C'est un microcosme.

Beaucoup travaillent dans les nombreux restaurants, boutiques ou petites entreprises dont la prison regorge et qui appartiennent aux détenus - à l'inverse de la France par exemple où ce sont les entreprises privées qui proposent un emploi à une infime minorité de détenus, les autres ne travaillent pas, même s'ils en font la demande. A San Pedro, il faut travailler pour payer sa cellule.

Le marché de l'immobilier fonctionne comme partout, selon la loi de l'offre et la demande. Ainsi, une cellule avec salle de bain dans une section cinq étoiles peut coûter jusqu'à 1 500 \$ par mois. Il faut se délaisser de 30 à 300 \$ pour entrer dans une section, mais cette dernière peut aussi prêter à crédit une cellule à un détenu qui n'a pas la possibilité de payer immédiatement. Il est plutôt question dans ce cas d'enjeux de pouvoir et de domination des plus forts sur les plus faibles (physiquement, mentalement, financièrement) et non d'une sorte d'effet de solidarité spontanée entre détenus. Certains prisonniers achètent des cellules délabrées afin d'effectuer des travaux de rénovation et les revendent plus chères au moment de leur libération, et ainsi réalisent une plus-value.

L'autoritarisme - Enjeux de pouvoir et agents protecteurs.

Les règles qui régissent l'organisation de l'espace urbain se résument essentiellement à des modèles de différenciation et de séparation sociale.

La carence de gardiens ne signifie pourtant pas une disparition de la règle. C'est l'auto-



organisation interne qui prime, donnant le champ libre aux détenus qui s'approprient l'espace.

Mais peut-on dire de cette structure particulière qu'elle se base sur un mode autogestionnaire ?

Si l'autogestion se caractérise par la gestion d'une collectivité par ceux qui y travaillent, y résident grâce à un mode d'organisation se construisant entre autres contre les pratiques verticales, hiérarchiques, autoritaires, etc. ce n'est pas le cas à San Pedro, simple miniaturisation des rapports sociaux de domination ayant cours à l'extérieur des murs.

Le tourisme comme source de revenu

Comme dans la plupart des prisons dans le monde, l'argent est un élément important qui garantit un certain niveau de vie au détenu par rapport à ce que la prison prend en charge. Depuis une dizaine d'années, le tourisme est devenu un vrai business. L'Administration pénitentiaire ferme les yeux sur cette pratique courante, mais il faut savoir que les guides y amènent « de cinq à une centaine de personnes par jour » (Guardian weekly).

Un routard australien, Rusty Young, contribua par son livre (Marching Powder) à la notoriété de l'endroit. Principalement des anglo-saxons fascinés par le livre de Young, mais aussi des visiteurs réguliers, viennent se procurer quelques grammes de cocaïne à l'intérieur des murs de la prison.

Ces visites sont tant une source de revenu qu'un enjeu de pouvoir que se disputent les détenus. Selon l'enquête de La Razón, les touristes étrangers sont approchés aux abords de l'entrée de la prison. Ils se voient proposer pour trente-cinq dollars - dont 70% pour la police

et les intermédiaires, 30% seulement pour les détenus - une heure de visite guidée de San Pedro. À l'intérieur, ils peuvent acheter des objets d'artisanat réalisés par les prisonniers, et de la drogue.

Un fonctionnement interne basé sur une démocratie carcérale ?

Étant donné que les gardiens ne rentrent que rarement dans la prison, les détenus s'organisent par eux-mêmes. Le fonctionnement politique et économique des différentes sections a quelque chose de singulier.

En effet, une fois la cellule achetée, les prisonniers règlent une taxe destinée à la caisse de la section qui sert entre autres à améliorer le quotidien, à repeindre la cour ou encore à acheter des maillots pour l'équipe de football sectionnelle. C'est un délégué élu annuellement qui gère les dépenses et arbitre certains conflits entre prisonniers, son rôle n'est nullement à négliger : il fait autorité et sa parole a une longue portée. Les seules personnes habilitées à sortir sans restriction sont les enfants, pour aller à l'école, et les femmes des prisonniers, pour faire des courses ou travailler à l'extérieur.

[...suite page 15...]



= COCA LIBRE =

Coca libre est un happening se déroulant à La Paz en Bolivie. D'abord présenté sous forme d'installation le projet se prolonge en performance avec l'aide des spectateurs. Deux cents bouteilles de plastique de la marque Coca-Cola sont disposées sur le sol, espacées de 10 cm l'une de l'autre. Les passants sont alors invités à libérer la feuille de Coca de la bouteille et de l'emporter avec eux s'ils le souhaitent. Ensemble, nous effectuons une remise symbolique d'une feuille andine, piégée par la bouteille.

Cette intervention symbolique dénonçant un système politique mondial a surtout pour but d'éviter les espaces fermés et privatifs que proposent les musées et les galeries, mais plutôt de construire une pratique artistique qui a comme point de départ théorique et pratique l'ensemble des relations humaines et leurs contextes sociaux, qu'ils soient occidentaux ou Andins.

L'idée était de mettre en place divers outils de communication pour affronter le réel. Nicolas Bourriaud écrit qu'aujourd'hui « une activité artistique consiste à produire des rapports au monde à l'aide des signes, de formes, de gestes, ou d'objets ». Grâce à une mise en scène d'objets conservant « une mythologie collective ».

J'espère avoir été une opératrice de signes, fournissant des signifiants compréhensibles et accessibles. En somme, cette intervention artistique, par le biais de la rencontre, n'est pas le résultat d'un travail, mais d'un travail à venir.



« payer un esclave ne fait pas de lui un homme libre »



La vulnérabilité - La loi du plus fort : un zoom sur les gangs.

L'État peine à financer ne serait-ce que trois repas quotidiens décents pour les détenus. Il semble s'être volontiers accommodé de cette « autogestion ».

Le désengagement de l'État est volontaire. Le sens communautaire et la formation de section sous forme de gang segmentent et ségrègent radicalement l'espace. La division en huit secteurs en est une parfaite illustration.

Si l'État ne prend pas en charge la surveillance des détenus, il est logique qu'il ne dépêche aucun moyen pour leur protection personnelle.

Selon les chiffres de la prison, on déplore environ un décès par semaine, de causes naturelles ou d'« accident ». Pour se protéger, les détenus s'organisent, ils se choisissent des chefs et se regroupent en sections où la concurrence règne. Les détenus ont la main mise sur toutes les activités de San Pedro. Ils s'organisent comme bon leur semble et a priori sans contrainte, mise à part celle de sortir physiquement de l'enceinte pénitentiaire.

La monnaie : une ressource indispensable.

Pour les 1600 détenus - auxquels il faut ajouter 300 ou 400 femmes et enfants qui les accompagnent -, la matrice indispensable reste l'argent. Tout d'abord, le détenu est sommé de payer la « taxe d'entrée » dès son arrivée. Celui qui ne parvient pas à s'en défaire devra travailler gratuitement durant six mois à l'intérieur de San Pedro pour le compte de la section qui l'accueille.

Posséder des ressources monétaires s'avère d'autant plus capital que les détenus doivent acheter ou louer leur cellule. Les prisonniers ne disposant pas de ressources suffisantes doivent trouver une source de revenu à l'intérieur de la prison. Par exemple, les taxistas sont des messagers qui attendent aux grilles pour aller prévenir les prisonniers des visites ou porter des messages à droite à gauche. C'est un travail considéré comme le plus dévalorisé dans la hiérarchie sociale de la prison.

En raison de cette course aux ressources, un certain nombre de métiers se sont développés (coiffeurs, restaurateurs, vendeurs de boissons, dealers, guides touristiques, etc.). Nous sommes véritablement devant une reproduction d'un système capitaliste marchand à l'intérieur de la prison. Pour Rusty Young, « San Pedro doit être la seule prison au monde où un prisonnier arrive avec rien de plus que sa chemise sur les épaules, mais en ressort avec assez de choses pour remplir une maison », note-il sarcastiquement, en faisant référence à Thomas McFadden, un prisonnier anglais qui le premier développa les visites touristiques de la prison de San Pedro.

Attitude face à l'extérieur

Certains prisonniers préfèrent parfois rester entre les murs plutôt que de quitter l'enceinte carcérale. On retrouve ce phénomène dans les prisons françaises avec, pour raison principale, la peur du retour à l'extérieur, engendrant parfois le suicide dans les jours précédant la sortie. Ce comportement se comprend par le fait que le prisonnier est tellement désocialisé par son passage en prison que le retour à l'extérieur impressionne.

Mais on sait aussi que « ce n'est pas tant la pesanteur du contrôle qui pousse à de telles

extrémités que la différence perçue par chaque détenu entre ce qu'il vit à l'intérieur et ce qu'il pourrait vivre à l'extérieur » (Bourgoin, 1994). Selon N. Bourgoin, se suicident davantage en prison « ceux qui ont le plus à perdre » par l'enfermement ; il parle de « solutions individuellement rationnelles ».

La perméabilité d'un espace clos

La prison San Pedro nous permet de comprendre, au moyen de sa configuration et sa structure, comment un espace aussi fermé laisse tout de même des ouvertures sur la ville extérieure.

La question des femmes et des enfants qui vivent en prison est sûrement l'une des grandes particularités de ce système carcéral. On peut se demander si ce n'est pas une façon de leur faire payer les « fautes » de leurs pères et maris. Il reste que lorsque la question s'est posée de les retirer de cet environnement jugé malsain dans leur éducation, les autorités se sont retrouvées dans une impasse : que faire des enfants durant le séjour en prison du père ?

Malgré tout, la prison reste un avantage par rapport à une existence dans la rue qui devient une des seules alternatives pour les enfants dont les parents sont emprisonnés. Mais cette situation arrange bien les pouvoirs publics : ce mode de fonctionnement leur coûte extrêmement peu cher. Le lien de filiation, dans la typologie du lien social de S. Paugam, recouvre deux formes différentes. Celle à laquelle on pense en priorité renvoie à la consanguinité. Les sociologues

accordent de l'importance à la fonction de socialisation du groupe familial qui dépend en grande partie du lien de filiation. À San Pedro, le lien familial est conservé, et il est absolument certain que la présence des femmes et des enfants dans la prison joue un rôle de régulateur social essentiel. Par comparaison, les Unités de Vie Familiale (UVF) dans les prisons françaises permettent une régulation sociale à l'intérieur de la prison en amoindrissant les tensions entre détenus, et dans une certaine mesure de repousser les viols (Ricordeau, 2009). C'est peut-être une garantie pour les prisonniers de retrouver une vie « normale » à leur sortie : le lien social n'est pas brisé et l'environnement familial perdure durant le passage en prison.

San Pedro reste un cas plus que marginal et il faut noter que l'immense majorité des prisons ailleurs dans le monde sont très loin de ce modèle. À défaut de briser tous les murs (un jour !), le mode de fonctionnement de San Pedro apporte des pistes : au lieu de casser l'être humain, on lui permet une vie sociale dans la continuité de la vie familiale, certes de manière largement réduite, qu'il

pourrait mener à l'extérieur.

Bien que l'inhumaine grisaille solitaire du système carcéral se voit en grande partie éradiquée, les aspects « positifs » de ce type de fonctionnement gardent de nombreuses limites. L'attente avant le jugement, donc la temporalité et la vulnérabilité, accentuées pour le prisonnier pauvre, est sans conteste une réalité bien marquée. Les enjeux de pouvoir et la hiérarchisation qui s'installent entre les différentes sections renforcent le caractère vulnérable de la vie recluse. Le fonctionnement capitaliste de l'extérieur avec la présence forte des rapports marchands se retrouve dans l'enceinte carcérale : San Pedro est une société dans la société.

Malgré son fonctionnement atypique, ce genre de prison ne doit pas être idéalisée et il faut se garder de prendre San Pedro pour un modèle à suivre. Il ne peut exister de hiérarchie ; une prison reste une prison.





= JEVEUX
DUMAÏS =

peinture acrylique

GARBAGE
PAGE 16

Le titre du travail possède une mise en forme graphique qui force le spectateur à croire qu'il s'agit d'un nom et d'un prénom. Entre esthétique et éthique, les mots en désordre révèlent constamment les interférences de l'art et de la réalité. Ils ouvrent l'espace imaginaire des possibles infinis. Ils soulèvent le questionnement de l'identité et de la problématique de la signature et d'un éventuel appel au secours...

= CASSE TOI,
TAS DE PAUV' CONS =
HUMOUR NOIR (ET ROUGE !)

8,6 millions, c'est le nombre de personnes vivant sous le seuil de pauvreté en France. Mais d'où viennent-ils tous ces indigents? N'y a-t-il pas des choses plus importantes à faire que d'être pauvre, surtout en ces temps de crises ?

En effet, alors que la pauvreté était devenue une mode suscitant moins l'intérêt de notre société ces dernières décennies, il semblerait que le marché du pauvre se soit considérablement développé depuis les années 2000. Du salarié précaire au SDF dégueulasse, on ne compte plus une métropole de notre France sans sa gamme de fauchés. A croire que vivre avec moins de 960 euros par mois amuserait ces 8 millions d'inconscients, qui, égoïstement ne pensent pas qu'épargner pour les études de leurs enfants ou investir dans un bien immobilier leur serait profitable à long terme.

En effet, le pauvre est con. Pas question pour lui de trouver un emploi stable ou d'emprunter à taux réduit. Non, le pauvre s'entête à enchaîner des boulots précaires sans aucun avenir, préférant miser sur l'emprunt à taux variable durant 40 ans afin d'assurer à sa progéniture un futur tout autant misérable que le sien.

Que de temps gâché à découper des coupons de réduction lidl dans télé 7 jours alors qu'une simple action Mital leur permettrait de s'offrir une palette mensuelle de bière forte,

ce breuvage qu'ils aiment tant. Quand on pense qu'un individu normal comme Maurice Lévy, le patron de Publicis (groupe de communication Français) est capable de gagner 1.500 fois le smic en une année soit disant difficile, on est en droit de penser que le pauvre ne porte pas grand intérêt à son capital bonheur. Finalement, cette crise prétendument financière semble bien plus être le fruit d'un pique de paresse sur la courbe de l'amour productif que le résultat d'un dérèglement sociétal. A croire que ces manants ne sentent aucune gêne à être coupé des réalités marchandes...

Le pari que va devoir relever notre idéal libéral est donc celui de redonner à ce produit désuet et pourtant répandu qu'est le pauvre, une valeur marchande accrue par l'attrait du profit. Sans quoi nous serons obligés, soit d'en venir à une éradication sans concession du stock de pauvres, soit de partager nos richesses en amorçant ainsi la fin de notre monde libre et égalitaire.

- produit type appréciant la lecture de livres aussi
crépis que son visage en attendant les allocs -



« capitalistes de tous les pays,
unissons nous »

« pour une émasculation sociétale :
à bas les bourses !
(des pauvres bien entendu) »

**- CHRONIQUE -
" SUR LES TOITS, HIVER 1972 :
MUTINERIES DANS LES
PRISONS FRANÇAISES. "**

- Film Documentaire (90min) -

Le 15 janvier 1972, une mutinerie éclate à la prison Charles III de Nancy (54). Philippe Artières (CNRS) dans un article intitulé : *La prison en procès. Les mutins de Nancy (1972)* raconte l'événement : « Au cours du petit déjeuner dans le réfectoire commun, des détenus se plaignirent de la mauvaise qualité du café, la discussion s'envenima et très vite l'émeute se déclencha et se généralisa : en moins d'une heure, les trois cents détenus qui composaient la population de la maison d'arrêt se mutinèrent. Les détenus en cellule libérés par ceux des dortoirs prirent le contrôle de l'ensemble des bâtiments, bureaux administratifs compris. Là, un tract fut imprimé sur la rototypieuse [duplicateur à alcool] de l'établissement. Ce tract qui annonçait les principales revendications des détenus fut remis à l'administration qui, dans un premier temps, avait voulu reprendre le contrôle par la force puis, devant l'ampleur du mouvement, y avait renoncé. Mais ces revendications des détenus ne furent pas entendues ; les négociations à peines ouvertes furent bloquées et, assez vite, il fut décidé de faire intervenir les gardes mobiles. Les détenus occupèrent alors les toits de la prison jusqu'en toute fin d'après midi, moment que le préfet choisit pour faire intervenir les forces de l'ordre épaulées par un hélicoptère. Le soir du 15 janvier, l'ordre régnait à Charles III ».

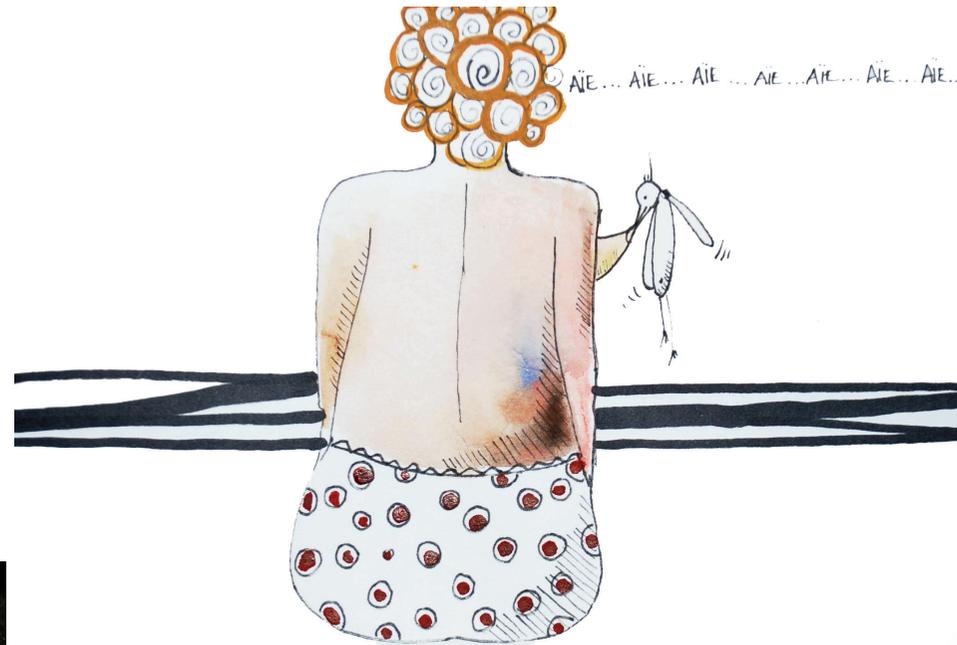
L'auteur apporte également des précisions sur le comportement des détenus dont la moyenne d'âge est plutôt jeune. Selon lui, il n'y a eu aucune violence envers le personnel de la prison. Il régnait même « une certaine gaieté » parmi les détenus. « Certains détenus avaient attaqué la cantine et distribué la totalité des réserves ainsi que le stock de bières [...] d'autres avaient descélé les rares lavabos, tandis que la toiture avait été largement endommagée par les prisonniers qui l'occupaient, les mutins s'étant servis des tuiles pour repousser les assauts des forces de l'ordre ». La mutinerie est assez sévèrement réprimée : alors que certains détenus sont transférés dans d'autres établissements, six, accusés d'avoir mené la révolte sont condamnés le 8 juin 1972 devant le tribunal correctionnel de Nancy à des peines allant de cinq à huit mois, pour l'exemple. Le but de la révolte n'était pas de mettre à sac la prison mais de formuler un certain nombre de revendications. Ainsi, ils demandaient une justice plus équitable à l'intérieur des prisons de la part des surveillants et de l'encadrement, une justice honorable ainsi que la suppression de la tutelle pénale et de l'interdiction de séjour. Les détenus réclamaient aussi la fin des violences physiques des surveillants dont ils avaient été l'objet à la suite de légères infractions. Leurs autres revendications portaient sur la qualité de leur alimentation et le manque d'hygiène et de chauffage dans les dortoirs.

La mutinerie de Nancy intervenait un mois exactement après celle de la centrale Ney de Toul et au lendemain de la publication du rapport d'une commission d'enquête présidée par l'avocat général Schlmek qui cherchait à en établir les responsabilités. Au cours de l'automne 1971 et au début de l'année suivante, il y en a eu d'autres encore dans des établissements de l'est du pays, ainsi qu'à Lyon, Toulouse et Nîmes, une trentaine en tout. Il s'agissait d'un mouvement d'ampleur nationale ; les revendications portaient sur : « les conditions de détention » et l' « exercice de la justice ».

Nicolas Droic est l'auteur d'un documentaire qui s'intitule « Sur les Toits, Hiver 1972 : mutineries dans les prisons françaises » où il retrace ces événements à l'aide de plusieurs témoignages d'anciens détenus, d'anciens membres du Groupe d'Information sur les prisons (GIP) et nombreux documents d'archives. Ce film dépoussière cette page noire qui fut littéralement gommée de l'Histoire officielle des luttes sociales de la fin des années 60. C'est pourtant dans ce contexte que les prisonniers, à l'instar d'autres communautés marginales, ont défendu eux aussi leurs droits, leur dignité et leur honneur. L'histoire est racontée 40 ans plus tard, par ces anciens détenus de Nancy qui sont montés sur les toits de leur prison Charles III le 15 janvier 1972, pour enfin pouvoir se faire entendre. Avec dans le documentaire : Les mutins de la prison de Nancy, un surveillant de la prison de Toul, Maître Henri Leclerc, Daniel Defert, Serge Livrozet, Michel Foucault, Charlie Bauer.



Bande-annonce du documentaire :
« <http://www.lesmutins.org/Sur-Les-toits-Hiver-1972.html> ».



" MOI, JE SUIS BIEN UN COCHON VOLANT "
= REFLEXIONS HASARDEUSES =

Des fois il m'arrive d'espérer.

Mais j'ai des varices qui me font des grosses traces.

Et un jour j'en suis sûr je marcherai dans le droit chemin :
« Je pense vraiment qu'est con, qu'est con que les seins t'en pête,
que le cul t'en fume que ça t'en donne des crevasses ! ».

J'aurai acquis les codes pour être dans le moule :
« Donc j'ai raison ! Les pieds de porc c'est meilleur avec de la mayonnaise ! »

M'en fous moi je suis bien un cochon volant. Alors j'ai souvent la tête dans les étoiles.
Comprenez-vous ?

Et pis, ne tergiversons pas dans des syllogismes fallacieux,
la situation étant pneumatique et irrémédiablement stérile.

De tout façon, j'ai toujours été distendu comme une carpe alors maintenant cela n'a plus d'importance.

Tout ça bien-sûr pour conclure que...tout va bien ?

Si on ne veut pas le voir alors on est aveugle.



= LIBERTALIA =

Oyé, oyé !!!!!!!

On se lance dans un projet marionnetique !

Deux plasticiennes, un musicien et un livre :

«Les mutins de la liberté» de Daniel Vaxelaire.

Comment rendre compte de cette histoire d'utopie pirate au jour d'aujourd'hui ???
Satire de notre société car l'histoire sans cesse se répète... Nos pirates urbains, victimes de la société capitaliste ont comme une envie de tout plaquer pour un monde meilleur...

L'idée est de reprendre les grandes lignes de l'histoire de Vaxelaire et de l'adapter à un jeune public (et moins jeune) pour aborder la solidarité et le respect...

Mais c'est aussi une aventure à 3, on s'embarque dans le bateau de la création, de A à Z... Décor, costumes, marionnettes, musique, texte et mise en scène pour vous concocter un spectacle d'une demi-heure, le tout en matériel de récup... Ça se passera sur un bateau et on voyagera d'un continent à l'autre pour emmener tous les motivés qu'on croisera sur notre chemin...!

Après une rencontre nocturne dans un bar en Italie, l'éduc de rue « Caraccioli » décide de se joindre au voyage naval de son nouvel ami Olivier (celui-ci travaille contre son gré pour le « président » sur un bateau militaire). Le voyage est dur, les membres de l'équipage souffrent de l'autorité du capitaine, ils sont victimes de la faim, la fatigue et le froid... longueur des trajets, nostalgie de la famille et de la terre ferme...

Leur voyage est soudain perturbé par une bataille sanglante entre leur bateau et un bateau anglais... Les Italiens gagnent mais le capitaine meurt, il n'y a plus de chef, que faire? Les membres de l'équipage, aidés par les idées anarchistes de Caraccioli décident de ne pas avertir les autorités mais de continuer le voyage et fonder sur le bateau une démocratie réelle, équitable et indépendante.

Une charte est alors édictée, tout le monde a son mot à dire... chacun choisit son rôle sur le bateau. Les survivants du bateau ennemi sont soit déposés sur la terre la plus proche, soit unis au nouvel équipage libre selon leur envie... le bateau repart vers de nouveaux horizons... ils décident alors de piller tous les bateaux de guerre qu'ils rencontrent sur la route en laissant le choix aux

équipages de se joindre ou non au projet jusqu'à devenir assez riches pour mener une vie tranquille une fois de retour à terre...

Un jour, ils tombent sur un bateau qui transportent des esclaves d'Afrique dont des femmes, ils les délivrent et ajoutent à leur charte la parité et l'antifascisme : le respect de la femme et de toutes les origines et cultures. Ensemble ils traversent des tempêtes mais avec cette nouvelle solidarité, ils s'en sortent indemnes...

Enfin riches, de leurs nombreux pillages, ils se rapprochent de leur terre d'origine mais face à la décision finale à prendre, ils se rendent compte que personne ne veut rentrer chez soi, où ils ne jouiront plus de leur liberté. Ils entreprennent alors de partir à la recherche d'une île déserte pour fonder un lieu utopique et idéal qu'ils appelleront « Libertalia ».



Nos personnages seront des marionnettes et pourtant lutteront contre la manipulation... Ils oseront couper les ficelles pour construire un monde libre ! La marionnette et le théâtre d'objets ont depuis toujours été des moyens de dénoncer les injustices.

Depuis la création de cet art, c'est par la caricature que leurs auteurs défiaient la censure et pouvaient faire parler leurs poupées au nom du peuple ! Pensons au Bread and Puppet, théâtre radical des années 1960s aux États-Unis, qui s'est opposé à toute forme de répression, de guerre, d'injustice.

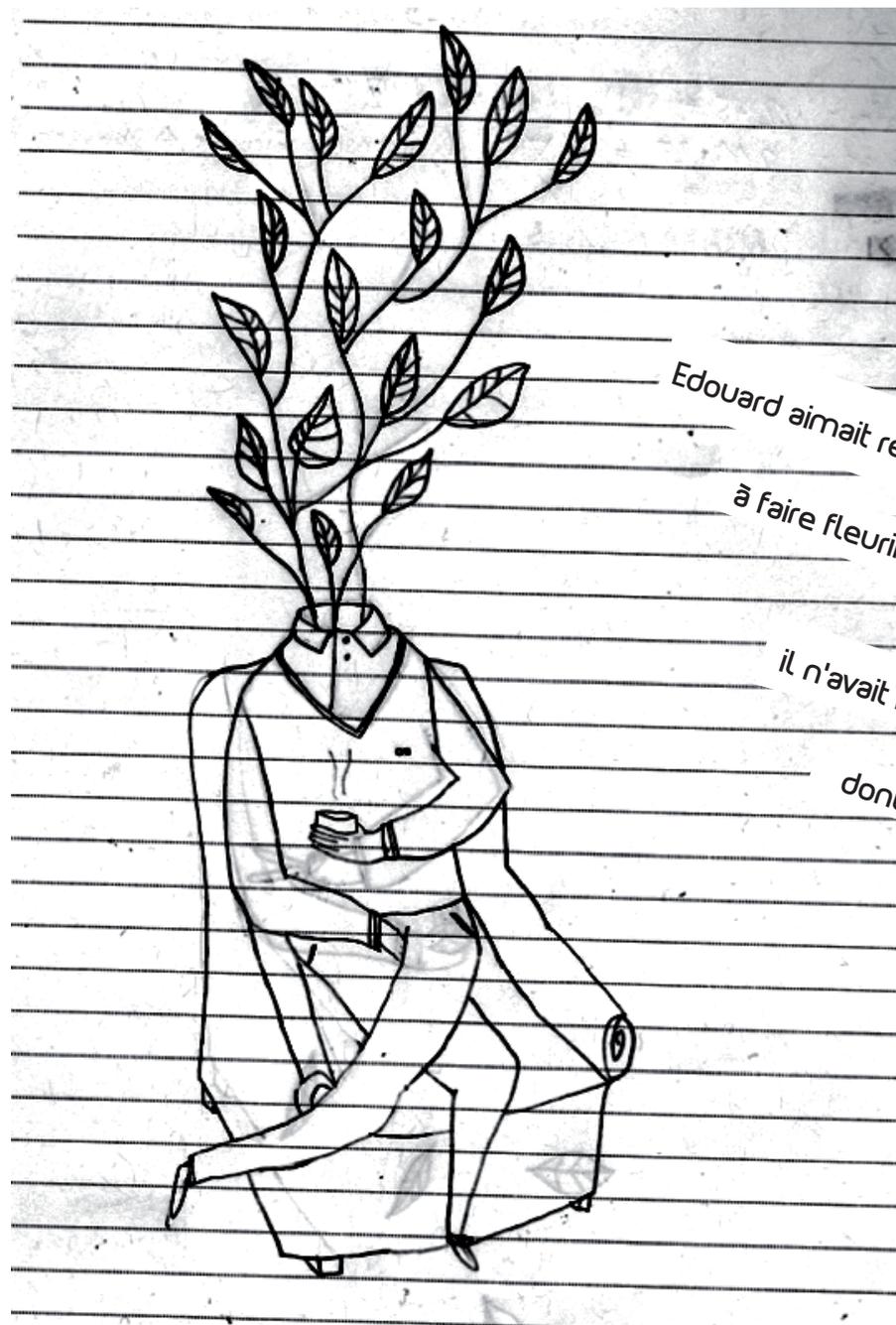
Je vous invite à voir l'actuelle compagnie de Philippe Gentil qui ridiculise les lois contre l'immigration, ou encore tous les spectacles et la philosophie de vie de la Compagnie du Théâtre du Soleil, vivant en communauté internationale dans les bois de Vincennes (paye égale pour tous les membres, du metteur en scène à la femme de ménage), qui a caché nombreux réfugiés politiques dans son enceinte.

N'oublions pas toutes ces petites compagnies qui souffrent du manque de subventions et doivent travailler à côté de leur art pour survivre. Elles nous font d'autant plus rêver par leur trucs et astuces pour s'autofinancer.

Tous les ans dans le cadre du MIMA (festival de marionnettes à Mirepoix) en août, un « off - pirate » accueille tous celles et ceux qui souhaitent se lancer dans le théâtre d'objets... Rémunération au chapeau... On s'y verra peut être là-bas avec notre spectacle cet été !!

Info++

- Le magazine gratuit OMNI (objet marionnettique non identifié) présente régulièrement l'actualité du théâtre d'objets...
- Septembre 2013 : gros festival à Charleville Mézières, le off de rue est terrible !



Edouard aimait rester planter dans son fauteuil
à faire fleurir ses idées

il n'avait rien à envier au tilleul
dont il buvait l'arôme sucré

- CHRONIQUE - " LA CENDRE ET LES ÉTOILES "

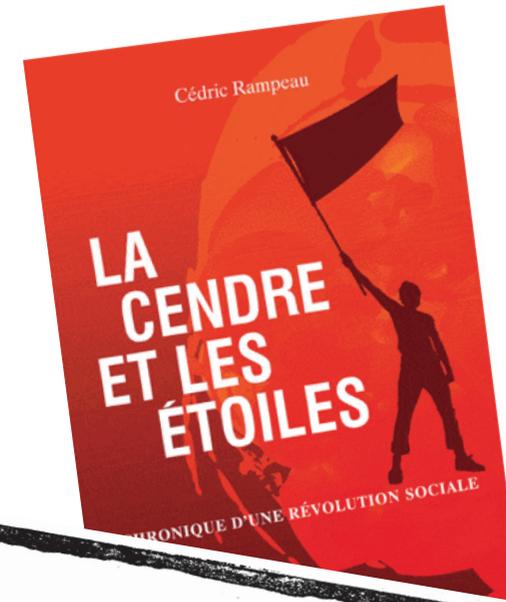
- Roman de Cédric Rampeau, 2009
[275p] Editions Le flibustier -
Editionsleflibustier.free.fr

Dans un futur très proche, en France comme ailleurs, la crise économique pousse les peuples à se révolter, mais sans spécialement chercher à prendre ou détruire le pouvoir, mais plutôt en créant des alternatives durables et concrètes au capitalisme.

Les "autonomes" (dans le sens "anar" du terme, considérés comme de véritables héros et héroïnes dans ce livre) se mettent en tête d'attaquer de façon quasi militaire les banques, de les piller pour ensuite utiliser l'argent récolté pour racheter les usines en difficulté et les remettre aux mains des ouvriers. Tout un pan de la société devient alors autogestionnaire et coexiste avec la "vieille économie" capitaliste qui a de plus en plus de mal à suivre.

Beaucoup de choses fonctionnent dans ce récit, comme par exemple la description des scènes de guérilla urbaine, les relations entre les différentes tendances du mouvement ou entre les différents protagonistes. Mais on a du mal à garder le fil quand on lit que les activistes ont piégé le capitalisme à son propre jeu, en créant des structures autogérées qui s'avèrent plus efficaces encore que les entreprises classiques. D'autant que les gens semblent se complaire dans ce double système et ne cherchent plus à faire disparaître le capitalisme. Quelle est l'intérêt dans ce cas là ? Comme dirait l'autre, l'aliénation d'un seul homme sur terre est la négation de la liberté de tous. Bientôt un tome 2 avec tous les capitalistes pendus par les tripes des haut-fonctionnaires ?

Un bouquin efficace qui vaut malgré tout le détour.



"Une société sans analphabète est bien
une population qui lit c'est mieux"

Morceau choisi :

« Soudain, comme un éclair crevant l'orage, un cocktail molotov vient s'écraser sur une palissade et s'enflamme aussitôt. Grosse panique chez les CRS qui ont bondi dans des directions opposées. Il y a ceux qui ont pu se réfugier derrière la palissade et ceux qui se sont éloignés en courant... vers la manif! Passé un temps de stupeur, ces derniers sont bombardés de pierres, de canettes, certains manifestants vont même jusqu'à les courser, les frappant à coup de pied. [...] Les casques volent, certains sont à terre et continuent de recevoir des coups. [...] Les black blocs les attaquent en utilisant des sortes de perches extra-longues tenues à bout de bras pour quatre ou cinq d'entre eux, pendant que le reste des manifestants les bombardent à bout portant. [...] Frappés, dépouillés, les CRS terrorisés s'en étouffent d'angoisse. Une fois neutralisés, une étrange attitude de torpeur les saisit. Dépouillés de casque et de visière, ils sont là, humains et fragiles, hébétés dans cette mer d'hostilité qui les submerge. »

ALORS PARFOIS, JE ME DÉGUISE.
CAR AU RISQUE DE NE PAS ÊTRE
ASSEZ MOI-MÊME, J'AIME AVANT
ÊTRE FRANCHEMENT UNE AUTRE.





NOM D'UNE PIPE !



Ce texte n'a pas l'ambition de traiter largement et scientifiquement du sexisme. Mais il me permet de vous faire part de mon désarroi et de me dresser contre ce malheureux constat trop régulier d'actes sexistes, d'insultes, de rabaissement, de harcèlement, subi par beaucoup de femmes au quotidien...

Parce qu'il n'est pas facile encore aujourd'hui de se faire respecter dans son intégrité.

Le sexisme et le machisme se trouvent encore beaucoup trop ancrés au plus profond de chacun de nous et se retrouvent dans des actes du quotidien qu'il faut vite démasquer et refuser.

Parce que malheureusement oui, encore aujourd'hui, pour certaines, porter une jupe dans la rue demande un effort de résistance.

Et il est nécessaire.

Parce que non, ça ne nous fait pas plaisir quand un garçon nous siffle, nous dit qu'on est belle ou nous demande notre « 06 ».

Parce que oui, cela demande peut être un effort à certains de se dire qu'une fille n'est pas qu'un objet sexuel, qu'elle a droit de vouloir être belle, et « bonne », pour elle. Qu'elle a le droit de sortir dans la rue comme elle a envie d'être. Et sans pour autant que ça soit un signe d'ouverture au sexe, ni sans que ça permette à qui le souhaite de faire quelque remarque déplacée.

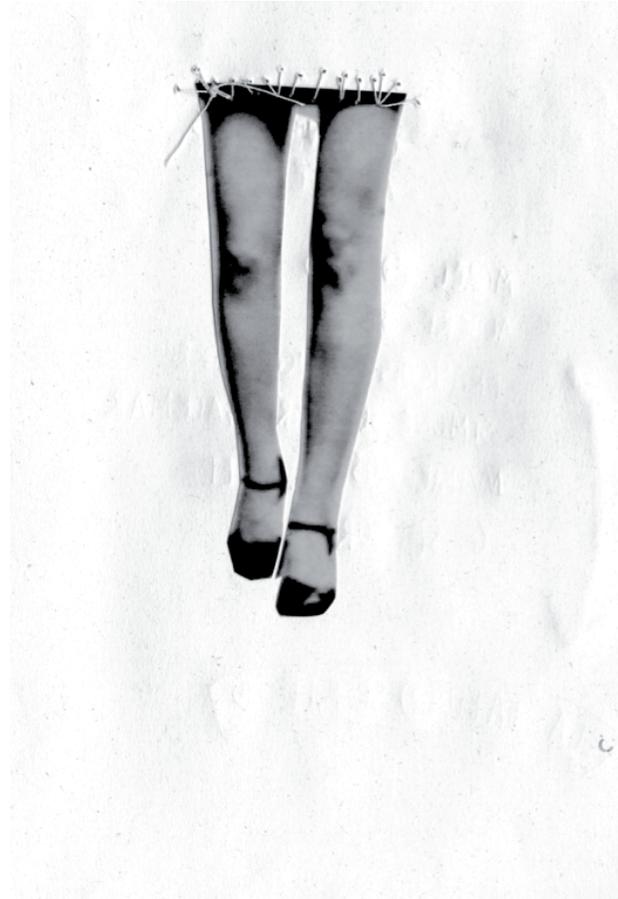
Mais cet effort est indispensable!!

Parce que non, il n'y a pas certaines personnes plus fortes que d'autres qui pourraient avoir pouvoir et droit de regard sur les autres.

La lutte antisexiste est une lutte à mener jusqu'au plus profond de soi-même.

C'est à chacun(e) d'y réfléchir, de se questionner quant à son positionnement, de savoir pourquoi on devrait croire que certain(e)s devraient être dominé(e)s et d'autres dominant(e)s, afin d'y mettre un terme et de respecter tout le monde comme il est, à envie d'être et de se montrer.

Il paraît important et grand temps que chacun(e) puisse se donner les moyens de réfléchir à la façon de vivre ensemble et d'adopter des comportements adaptés et respectables.



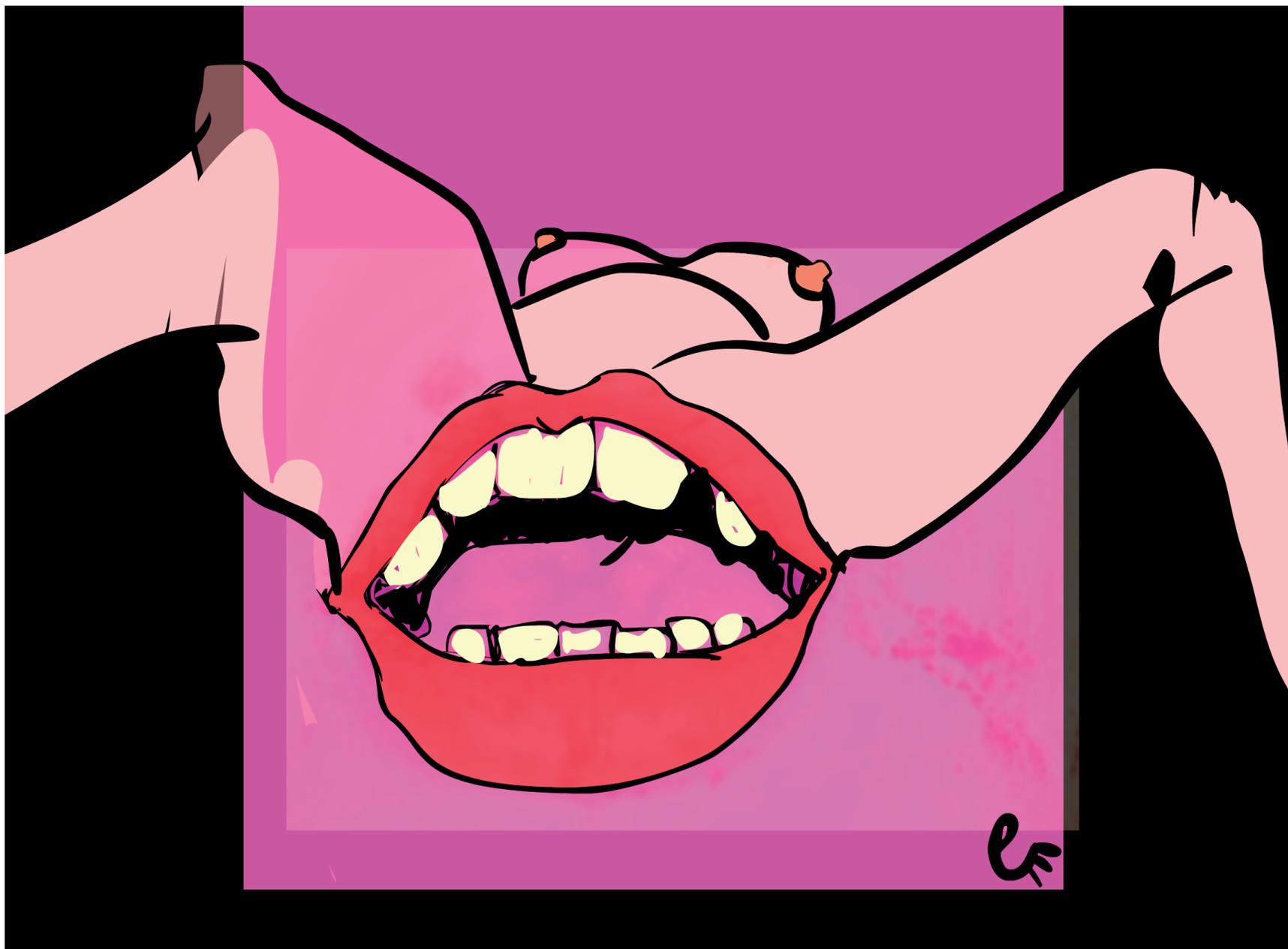
Respectons les personnes que nous croisons, rencontrons, embrassons ou baisons. Oui messieurs, une femme qui vous a ouvert son corps a le droit à votre respect et votre reconnaissance. Ne pas rappeler une fille que l'on a sauté, préférer la revoir en fin de soirée plutôt que pour boire un café, faire le mort suite à trop de sentiments mal compris ou mal gérés ne fait pas preuve de beaucoup de respect de ce qui a pu être partagé mais surtout de la personne avec qui ça le fut.

Assumons nos actes. L'amour libre bien sûr, mais avec respect, donc dialogue - si souvent absent...

Déconstruisons ce que l'on pensait acquis de ces relations qui nous ont été expliquées comme normales entre un homme, fort, et une femme, douce.

Parce qu'il me semble important de le faire tous et toutes - et tous et toutes ensemble - afin de ne pas laisser passer ces comportements sexistes honteux dont chacun peut être témoin. Voire acteur.

Et n'imaginons pas que nous faisons mieux que notre voisin, collègue ou ami proche.



"LE MACHISME TUE TOUS LES JOURS. LE FEMINISME N'A JAMAIS TUE PERSONNE."

GRAND
D'ART



= MASCARADE =

(Peintures à l'huile de format 100x75cm
extraites de la série "350 000 / an")



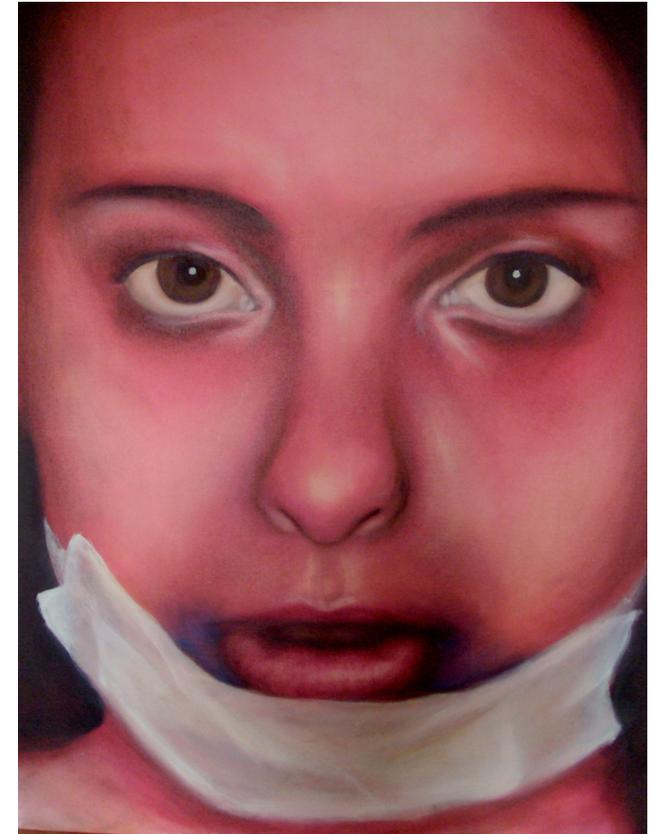
Femmes battues ? Oui. En quelque sorte.

Brutalisées par le latent diktat de la beauté.

Coulisses du paraître.

Égéries monstrueuses de cette société d'apparence.
Stigmates de l'artifice.

Cognées par elles-même, pour elles-même.



La femme est son propre bourreau, prisonnière de son apparence.

Mais toujours pour coller au mieux au fantasme masculin.

Contusions bariolées, telles des peintures de guerre.
La femme doit partir au combat pour faire tomber ces masques et se retrouver elle-même, pleinement.

FICTION OU REALITE ?

Walter White, l'anti-héros de la série Breaking bad s'est trouvé un alter ego dans la réalité. William Duncan, prof de chimie dans un lycée du Texas fabriquait et vendait des méthamphétamines. Après plusieurs mois de filatures, la police a procédé à son arrestation. (« Slate » 21/09). Toujours dans la filière de la drogue de synthèse, un homme en période de probation a replongé dans la fabrication de méths (« Slate » 17/08). Son nom : Walter White. Ça ne s'invente pas...

DARWIN AWARDS

Un tunisien est décédé suite à un pari avec des amis, consistant à ingurgiter 28 œufs en une seule fois. (« AFP » 26/12). Le jeune homme de 20 ans n'a pas eu le temps d'arriver à l'hôpital, suite à de fortes douleurs abdominales. Un bon candidat pour les Darwin Awards et son humour noir, en référence à Charles Darwin et sa théorie de l'évolution, qui « récompensent » les morts les plus idiots...

LA JOURNEE DE LA JUPE

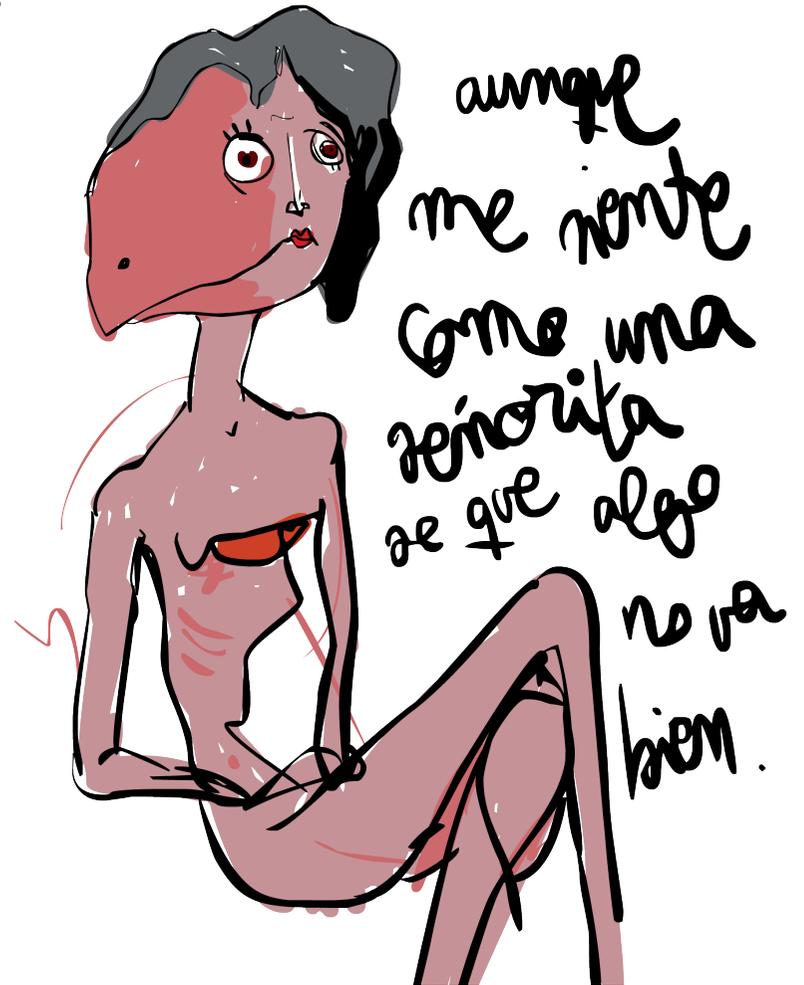
Au Swaziland, où des centaines de jeunes femmes dansent seins nus devant le roi chaque année, la police va désormais faire appliquer une loi coloniale de 1889 interdisant les tenues indécentes. Précision : lors de la danse traditionnelle, les jeunes filles supposées vierges du pays, y dansent les fesses à l'air, mais le sexe caché (« AFP » 24/12). Le Roi en choisit ensuite une pour devenir son épouse. Le port des mini-jupes et autres jeans à taille basse sera puni de 6 mois d'emprisonnement. « Le viol est facilité, parce qu'il est facile de retirer la petite pièce de tissu portée par les femmes », explique un porte parole. A quand le port de la ceinture de chasteté obligatoire ?

JAMAIS SANS MON PORTABLE

L'année 2012 a vu l'émergence de nouveaux mots. Parmi eux, le verbe « zlataner » inspiré du footballeur Zlatan Ibrahimovic arrive en tête, avec « Swag » et également un autre terme étrange : la nomophobie, qui désigne l'angoisse d'être éloignée de son Smartphone (« Le Figaro » 21/12). En France, 22 % des personnes interrogées et jusqu'à 34 % des 15-19 ans souffriraient de ce mal. Encore mieux, selon la dernière étude mondiale de la firme américaine Cisco, les contacts humains entre les jeunes de 18 à 30 ans passent désormais davantage via les smartphones que lors de conversations de visu. Le progrès est en marche...

A FOND LA FORME

Après avoir acheté une casquette à 2 € à Décathlon, Michel souffre de fatigue et des taches rouges apparaissent sur son crâne gonflé (« Le Canard » 09/01). Diagnostic : œdème allergique et prescription de corticoïdes. Michel s'adresse donc à l'enseigne de sport. Au bout de plusieurs mois, la réponse tombe. La casquette provenant de Chine contenait un dérivé du formol, produit allergène et cancérigène. En dédommagement, Michel se voit proposer gracieusement 1150 euros qu'il refuse, désirant seulement « alerter les gens ». Décathlon a retiré les casquettes incriminées mais il n'y a pas de quoi lui tirer son chapeau.



- MEMOIRES DES LUTTES -

Il faut lutter AUJOURD'HUI pour construire le monde de DEMAIN... Cependant il peut être utile de se rappeler les luttes d'HIER et d'en tirer certains enseignements.

Cette rubrique a pour but de faire vivre la mémoire des combats passés en se remémorant quelques faits d'armes du mouvement ouvrier.

Aujourd'hui : le 3 février 1887

Le 3 février 1887, la Bourse du Travail de Paris - la première de France - est inaugurée. Les autorités décident de soutenir le projet en accordant une subvention aux syndicalistes : malheureux ! Ils ne se doutent pas à ce moment là, que les chambres syndicales vont créer un formidable outil d'émancipation... Partout en France, les syndicats des centres industriels vont se regrouper au sein de Bourses.

À l'origine les Bourses sont pensées avant tout comme des « maisons des syndicats » et comme des bureaux de placement pour les « sans travail » face à la carence des autorités dans ce domaine et aux abus fréquents des bureaux privés (manifestations ouvrières massives contre ceux-ci avant l'ouverture des Bourses ouvrières). Mais grâce à l'action de militants comme Fernand Pelloutier, les Bourses vont se doter de services multiples : cours professionnels, services sociaux en tout genre, théâtre social etc... Le but est de construire une véritable contre-culture ouvrière, une culture par les ouvriers et pour les ouvriers.

Pour reprendre la formule de Pelloutier il faut « éduquer pour révolter » ! De nombreuses conférences sur l'antimilitarisme, l'émancipation féminine, la réduction du temps de travail etc. sont organisées. Les Bourses, simple regroupement de services sociaux ? Loin s'en faut ! L'expression principale du mouvement ouvrier d'avant-guerre (la Première, hein!) - même si celui-ci est loin d'être uniforme - est le syndicalisme révolutionnaire. Syndicalistes car le syndicat pour ces hommes et ces femmes représente l'expression la plus spontanée, la plus naturelle et la plus solidaire d'organisation. Révolutionnaire, car dans une structure locale comme la Bourse du Travail s'élabore la société de demain, une société sans flic ni patron !

Expérience unique en Europe à cette époque, les Bourses du Travail sont l'incarnation d'une volonté d'autonomie de la part du mouvement ouvrier. Malheureusement l'expérience est de courte durée : à partir de 1912 la section des Bourses se fond dans la CGT, les Unions Départementales prennent le relais et les Bourses cessent d'être un élément si particulier dans le paysage ouvrier...



Pour aller plus loin :

- <http://www.pelloutier.net/> » www.pelloutier.net
 > de nombreux articles sur l'histoire (et l'actualité) du syndicalisme révolutionnaire.

- Histoire des Bourses du Travail de Fernand Pelloutier, publications gramma.

- Le syndicalisme révolutionnaire, la Charte d'Amiens et l'autonomie ouvrière, collectif, Editions CNT.



Villiers-le-Bel, Mai 2009, au cours d'une émeute, deux personnes sont victimes de tirs de flashball et perdent chacun un œil.

Toulouse, un jeune est éborgné lors d'une manif étudiante en mars 2009.

La ZAD, 23 et 24 novembre 2012, plus d'une trentaine de personnes gravement blessées, la plupart par des tirs de flashball et de grenades assourdissantes.

La liste des blessé(e)s graves en manif est encore bien longue, spécialement depuis l'utilisation de grenades de désencerclement à partir de 2004 et de la généralisation du flashball en 2002.

Comment se protéger contre ces violences policières qui blessent et mutilent ? Dans certains pays comme la Grèce ou l'Italie, le port du casque ou du masque à gaz en manif est devenu commun voire banal. A nous de les imposer ici comme ailleurs.

Le Chefresne, 23 juin 2012, 40 min de manif champêtre pour 25 blessé(e)s dont 3 gravement (perte de l'usage d'un œil, séquelles irréversibles au niveau des bras et des jambes) par des tirs de flashball et de grenades de désencerclement.

Manif contre la retraite à 65 ans, automne 2010, alors qu'il se promène au milieu des barricades à Montreuil, un lycéen se prend un coup de flashball, un œil en moins.

Amputation de deux orteils d'un manifestant à St Nazaire en 2009 à cause d'une grenade de désencerclement.

Mouvement lycéen, Nantes, novembre 2007, un lycéen de 17 ans éborgné par un flashball.

Corbeil-Essonnes, juin 2011, une gamine de 9 ans se prend un tir de flashball et tombe dans le coma en marge de clash entre lascars et flics.

Les protections



Pour le crâne, il existe des casquettes renforcées, qui n'arrêteront certainement pas le tir de flashball mais qui peuvent s'avérer efficaces, au moins contre les coups de matraques. Elles ont l'avantage d'être très discrètes, leur apparence est similaire à une casquette normale, on se fait donc moins repérer par les flics qu'avec un casque. Elles peuvent se voler facilement dans les Leroy Merlin, il suffit d'enlever l'étiquette, de la mettre sur la tête et de sortir comme si de rien n'était.



Le casque de moto est efficace contre les flashball, il faudra en préférer un ouvert afin d'y placer éventuellement un masque à gaz. Ils sont assez chers, mais en se débrouillant bien, il est possible d'en voler dans les grands supermarchés de type Auchan ou Cora.

Les masques à gaz combinés à des lunettes de protection étanches peuvent s'avérer efficaces contre les lacrymos. Attention à prendre un masque 3M (norme ABE). Ils sont facilement volables dans les magasins de bricolage.

Le plus efficace reste le masque à gaz intégral.

Il a l'avantage d'avoir une visière en plexiglas qui résiste aux tirs de flashball et éclats de grenade ; si le choc restera mémorable, vous ne devriez pas être mutilé(e). On peut en trouver de bonne qualité dans les magasins de jardinage de type "Point Vert". Leur prix est prohibitif (110€ le masque, 110€ les quatre cartouches) mais ils se volent facilement à l'aide d'un sac à dos. Les cartouches se vendent souvent séparément, attention à ne pas les oublier.



Les coquilles sont efficaces contre les tirs de flashball et les éclats de grenade. Si vous avez de la poitrine optez en plus pour des protections poitrine.



Vous pouvez vous mettre des protections tibias, ça n'arrêtera pas les éclats de grenade mais ça en atténuera les effets. Vous pouvez aussi les placer au niveau de votre poignet, de façon à avoir les avant-bras protégés.

Les bouchons (ou boules Quies) atténuent le pouvoir de nuisance des grenades de désencerclement qui ont aussi un effet assourdissant. Pas d'inquiétude, si le niveau sonore de la manif diminue forcément, vous entendrez malgré tout gueuler les conseils de vos ami(e)s.

Veillez à bien choisir vos gants. Dans l'idéal, prendre des gants ignifugés trouvables dans les magasins de bricolage, afin de pouvoir relancer les lacrymos sans se brûler. Attention à ne relancer les lacrymos qu'une fois qu'elles ont explosé et qu'elles commencent à cracher du gaz, si ce n'est pas le cas, ça pourrait être une grenade de désencerclement et votre main pourrait bien y rester.

Pour ce qui est des chaussures, préférez de bonnes chaussures montantes de marche. Elles permettent de courir, elles s'adaptent à tous les terrains et offrent une protection relative face aux éclats de grenades.

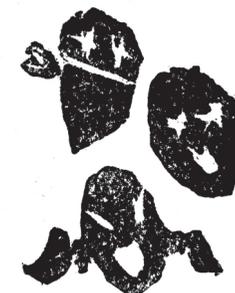
Un bouclier peut s'avérer utile, mais s'il n'est pas en métal ou en plexiglas, il y a des chances pour que les balles de flashball le traverse.

Un sac à dos peut servir également s'il est renforcé avec une plaque en métal (une BD au format belge peut suffire). Il pourra vous protéger des éclats et des tirs de flashball.

Pour finir, laissons la parole à Pierre D. qui a perdu l'usage d'un œil à Nantes en 2007, et qui déclare le 7 mars 2012 lors du procès du policier ayant tiré au flashball :

«Si le policier est relaxé, j'invite chacun à se casquer en manifestation pour ne pas se faire toucher à l'œil.»

Le policier a été relaxé.





" Peu nombreux sont ceux sachant que la girafe et le zèbre descendent d'un ancêtre commun semblable à un petit cheval.

En effet ces deux cousins des plaines africaines ont simplement façonné leurs morphologies au gré de leur appétit divergeant. La girafe, préférant la saveur sucrée des feuilles haut perchées, a continuellement adapté sa taille aux arbres grandissant ; quant au zèbre, plus gourmand, il préférera la multitude des hautes herbes l'avoisnant.

Il devait ainsi acclimater son pelage saillant au met qu'il convoitait afin de tromper l'œil des prédateurs.

Car ceux-ci préféreraient le steak de zèbre aux succulentes denrées végétales environnantes.

Quelques milliers d'années d'une évolution délicate et tourmentée pour finir glorieusement tributaire du pouvoir d'achat de l'homme qui, ne pouvant accepter de voir de si belles créatures loin de son nez, en fit des tapis pour salons de haute-société. "



RECETTE DES ARANCINI VEGETARIENS

Une spécialité italienne que j'ai découverte à Rome. À la base, cette recette était un bon moyen de terminer en beauté les restes de risotto. Ce sont des boulettes de risotto panées et cuites à la friture, avec à l'intérieur un peu de ragoût et un dé fondant de mozzarella !

Ingrédients pour 4 à 6 personnes :

* 250 g de riz pour risotto * 3 carottes * 100g de mozzarella * 50g de parmesan râpé * 4 tomates bien mûres * 25 g de petits champignons * 1 petit oignon * 2 œufs * 1 cuil. à soupe de concentré de tomate * 100g de beurre * chapelure * huile de friture * sel, poivre *

Préparation et cuisson: 1h30

1) Préparez un risotto: faites chauffer de l'eau dans une casserole et, lorsqu'elle bout, plongez-y les tomates pendant 10 secondes, puis rafraîchissez-les sous l'eau courante et pelez-les ; coupez-les ensuite en quatre, retirez les graines et hachez la pulpe.

2) Versez 5 dl d'eau salée dans une casserole, ajoutez les tomates et 30 g de beurre (ou d'huile d'olive), puis amenez à ébullition. Ajoutez ensuite le riz et laissez cuire pendant 20 minutes, à feu doux, en mélangeant régulièrement.

3) Pendant ce temps, préparez le ragoût: nettoyez les champignons, essuyez-les et hachez-les. Pelez et hachez l'oignon, coupez les carottes en petits dés.

4) Lorsque le riz est cuit, retirez-le du feu. Cassez les œufs dans un bol et battez-les, puis ajoutez-les dans la casserole avec le parmesan, mélangez bien. Etalez le risotto ainsi obtenu sur une planche à découper afin qu'il refroidisse.

5) Faites fondre ensuite le reste du beurre dans une sauteuse et faites-y revenir les champignons, les carottes et l'oignon pendant 5 minutes, à feu doux. Délayez le concentré de tomates dans un peu d'eau chaude et versez-le à son tour dans la sauteuse. Salez, poivrez, couvrez et laissez mijoter pendant 20 min, en mélangeant régulièrement.

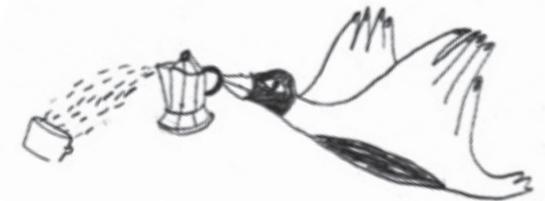
6) Au bout de ce temps, divisez le risotto en parts égales, de la grosseur d'une petite orange, et façonnez celles-ci en boulettes, en en réservant une. Découpez la mozzarella en petits dés. Creusez un trou dans chacune des boulettes de riz et incorporez-y un peu de ragoût avec un dé de mozzarella. Recouvrez avec un peu de risotto que vous avez réservé et pressez avec les doigts pour bien souder le tout.

7) Faites chauffer de l'huile de friture dans une friteuse, sur une épaisseur de 5cm. Roulez les boulettes dans de la chapelure, puis plongez-en la moitié dans l'huile bouillante et faites-les frire pendant 10 min, en les retournant à mi-cuisson. Egouttez les croquettes ainsi obtenues sur du papier absorbant et gardez-les au chaud. Procédez de même pour toutes les boulettes. Servez !

RECETTE DE CUISINE VEGETALISME SOUPE AUX LENTILLES CORAIL

Ingrédients :

300 g de lentilles corail
4 tomates pelées et coupées en moyens morceaux
50 cl. de lait de coco (plus si vous aimez bien sentir la coco)
40 cl. d'eau
1 oignon
un peu de coriandre fraîche
une cuillère à soupe d'huile d'olive
une cuillère à café de curry
sel
Poivre
Chili (pour ceux qui aiment les plus piquants)



Dans une casserole ou une cocotte minute sans couvrir :

*Faites revenir l'oignon dans l'huile d'olive pour qu'il soit légèrement doré.

*Ajoutez les lentilles, les tomates, le lait de coco, le curry, le sel et le poivre. Si vous aimez les plats plus épicés, il est possible de rajouter du piment fort ou du chili en poudre (mélange d'épice à base de petits piments).

*Ensuite laissez cuire environ 30-35 minutes, jusqu'à ce que les lentilles soient bien cuites. Vérifiez l'assaisonnement.

*Servez la mixture et saupoudrez la coriandre.

8 Février
CCAN
Nancy (54)



**MERCI AUX TROIS LIEUX
QUI ACCUEILLENT LA
SORTIE-EXPO DE GRABUGE**

GRABUGE
PAGE 32

Depuis quelques mois, Le Centre Culturel Autogéré de Nancy a ouvert ses portes. C'est un lieu militant, associatif et convivial. Le CCAN a pour but de promouvoir les cultures alternatives, émancipatrices et opposées à la culture marchande. Ce lieu, ouvert à tou-te-s, est géré par les bénévoles du « Centre Culturel Associatif de Nancy », une association loi de 1901 créée en novembre 2011.

Pour assurer son indépendance, notamment vis-à-vis des pouvoirs publics, l'association n'est pas subventionnée. Le lieu fonctionne sous un mode autogestionnaire et vit grâce à l'implication de tou-te-s les membres. Il sert également de local pour les réunions de différents collectifs, associations et syndicats.

Le CCAN possède une médiathèque fanzinothèque (achat/emprunt), un bar associatif, un espace informatique libre et un espace de diffusion d'informations sur les luttes locales.

Adresse : 69, rue Mon-désert 54000 NANCY
Mail : contact@ccan@herbesfolles.org
Site : <http://ccan.herbesfolles.org/index.php>



Des Valises d'Hémisphère est une association créée depuis 2009 sous la loi de 1901, elle a pour but de créer, diffuser, promouvoir l'évènement artistique sous toutes ses formes, sans limite de discipline.

Ce lieu atypique et souterrain propose des ateliers de création, sert de lieu d'exposition et de vernissage, de concert, de performance. Il accueille également des réunions d'organismes indépendants pour les sans domicile fixe.

Notre Fabric est ouverte à toutes propositions de projet quel qu'il soit et à tous...

« La Scandaleuz Fabric » 30 rue des Frères Chappe
42000 ST ETIENNE
Mail : dvh.asso@gmail.com



21 Février
D.V.H.
Saint-Etienne (42)



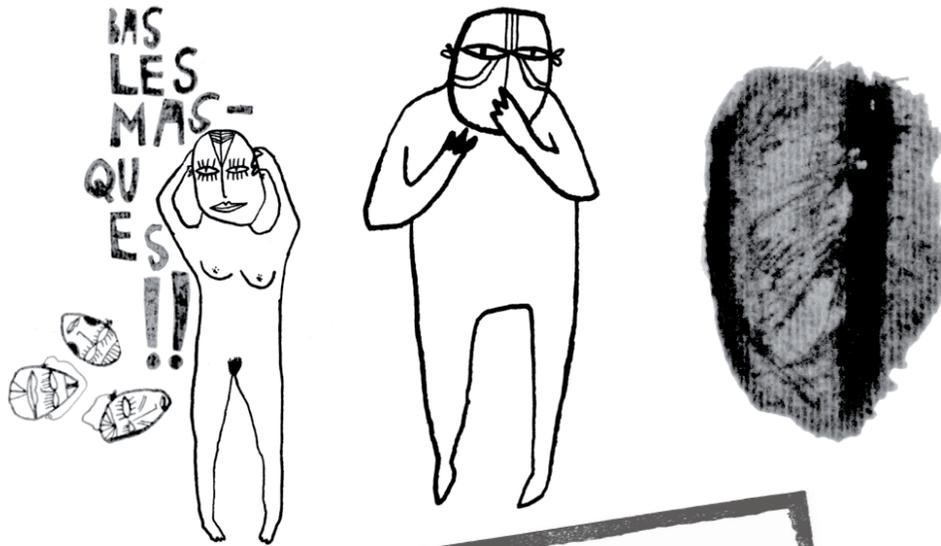
23 Février
La Salle Gueule
Marseille (13)

La Salle Gueule est un bar associatif/salle de concert ouvert depuis septembre 2012 à Marseille. Fondé par des personnes venant de milieux différents avec au moins un point commun : le Do It Yourself, l'envie de partager un espace et le faire vivre.

Divers styles de gens et de musique s'entremêlent: concert punk, rock, garage, reggae, crust, métal, Sound System hip-hop, reggae, soirée de soutien organisés par des collectifs marseillais et d'ailleurs. Venez !

Adresse : 8, rue d'Italie à Marseille
Ouvert les jeudis et vendredis 20h-0h et le samedi de 20h-2h.
Mail: lasallegueule@gmail.com





LE GANG QUI RESONNE :

- BETTY & PETER CREW - EPIL MOUGET -
- EVA - CHOSSETT - CAMILE - ARKO - ROSA -
- JEM'S - LA H. - MARHMOUD DUPONT -
- Z - JOSEPH MCCARTHY JR. - IOV - BENI -
- LOULOU - MERLU LE MERLINI - KEV' -

C'est toujours une drôle de sensation d'entamer la dernière page d'un carnet. C'est comme si elle devait être unique, avoir un sens.

Toute fin doit-elle avoir un sens pour être sensée?

En tous cas la fin d'un écrit correspond à une période qui s'achève afin de prendre un réel plaisir à en entamer un autre.

Le début est toujours enivrant, tout est à construire. On se demande où est-ce qu'on va trouver l'inspiration, et pourtant...

Et pourtant au fil des lignes la peur du vide s'éloigne, l'excitation tombe laissant toutes deux place à la quiétude. C'est un sentiment de plénitude de constater qu'on est capable de créer à partir de nos angoisses les plus folles, de nos bonheurs les plus infimes, de nos convictions les plus intenses.

Alors voilà c'est un plaisir exultant aujourd'hui pour un collectif de partager cela et de déposer l'envie de recommencer sur les dernières lignes de ce carnet dont je suis fan(zine),...

Un conseil : "écoute ta grand-mère, elle t'apprendra des choses que les couillons de parents ont préféré acheter au supermarché, et elle servira à autre chose qu'à creuser le trou de la secu."

GRABUGE

FANZINE APER(T)O - DIQUE

PARUTION : FEVRIER 2013

www.grabuge.herbesfolles.org
contact@grabuge.herbesfolles.org

NO COPYRIGHT

IMPRIMEZ ET DIFFUSEZ SANS MODERATION !